Laboratorio Amaltea
Collectif Libertalia



Fortunatissimo

avec
Corinne Aron
Véronique Guerin
Giulia Farina
Alessio Bellini
Samuel Osman

mise en scène
Patrick Duquesne
Giovanni Orlandi

scénographie
Nadia Cavallini

chorégraphie
Valerio Bellini



Cesare n'a qu'un seul but dans la vie: gagner le gros lot du concours auquel il s'est inscrit: 10 millions d'euro. Mais son obsession tourne au cauchemar. Ses nuits sont hantées par la déesse de l'économie, Oikos Nomos, la seule qui ait le pouvoir de réaliser son rêve. Seulement, Oikos est malade. Elle n'en peut plus de croître, forcir et enfler, elle a besoin d'une purge... Réussira-t-elle à troquer une guerre

Fortunatissimo

En italien, *fortunatissimo* désigne quelqu'un qui a beaucoup de chance ou beaucoup d'argent. On retrouve ce même double sens en français où la *bonne fortune* évoque un destin favorable mais où la *grosse fortune* renvoie immanquablement à la richesse.



Mais précisément, *qu'est-ce que la richesse* ? Et c'est quoi être heureux ? Nous qui travaillons tous les jours, en quoi sommes-nous plus *riches* lorsque le PIB augmente ? Et si être heureux, c'est être riche, en quoi le taux de croissance de l'économie augmente-t-il notre bonheur existentiel ? Est-ce donc vraiment une chance, la richesse ? Coluche disait: « *ils sont heureux les pauvres de vivre dans un pays riche* ! »

Ces quelques questions simples révèlent déjà l'existence d'une curieuse opposition entre les besoins de l'économie et le bonheur humain.

Que dire alors des paradoxes relevés par Patrick Viveret dans son ouvrage « *Reconsidérer la richesse*», dans lequel, au travers de différents exemples, il rappelle aux services de comptabilité de l'Etat français que l'augmentation des catastrophes humaines constitue une bénédiction pour l'économie.

Plus de destructions signifie plus de croissance!

«... les centaines de milliards que coûtent à la collectivité ces destructions humaines et environnementales ne sont pas comptabilisées comme des destructions mais comme des apports de richesse dans la mesure où elles génèrent des activités économiques exprimées en monnaie. Les 120 milliards de coûts directs des accidents de la route (qui génèrent le triple en coûts indirects), pour ne prendre que ce seul exemple, contribuent à la croissance de notre produit intérieur brut. A supposer que nous n'ayons aucun accident matériel ou corporel, ni morts ni blessés sur les routes de France l'année prochaine, notre PIB baisserait de manière significative, la France perdrait une ou plusieurs places dans le classement des puissances économiques et l'on verrait nombre d'économistes nous annoncer d'un ton grave que la crise est de retour.»



Nous en étions encore à filtrer ces questions dans une alternance d'improvisations et d'écritures théâtrales lorsque surgit dans l'actualité italienne une choquante confirmation de la façon dont le cynisme économique se substitue aux considérations humaines.

Le 6 avril 2009, à 3 heures du matin, un tremblement de terre provoquait mort et désolation dans la ville de L' Aquila. Des conversations téléphoniques enregistrées dans les minutes qui suivirent révèlent la joie avec laquelle le capitalisme accueille ce type de catastrophes. Deux entrepreneurs, dans leur quête frénétique de contrats juteux, se congratulent et s'enthousiament des perspectives de profits qu'ouvre cette catastrophe.

L' entrepreneur Gagliardi exhorte son beau-frère: «*Dis, occupe-toi de ce tremblement de terre parce que là, on a intérêt à partir sur les chapeaux de roues, et immédiatement; un tremblement de terre, on n'a pas ça tous les jours! Enfin, façon de parler, les pauvres!*»
A quoi son beau-frère répond que c'est la première chose à laquelle il a pensé lorsqu'il a ressenti la secousse: «*Hé, je t'assure que je riais ce matin à 3h30 dans mon lit*!»



Moi, Cesare, j'ai jamais eu de chance. Alors, vous pensez bien, quand j'ai appris qu'une bourse contenant 10 millions d'euros était mise en jeu dans mon quartier, j'y ai vu un signe du destin: la fortune venait enfin à moi...

Seulement voilà, depuis que je me suis inscrit à ce concours, je ne dors plus. Pire, je fais le même rêve en boucle: j'implore à genoux la déesse de l'économie, Oikos Nomos, de me faire gagner. Mais celle-ci s'obstine à me parler de ses problèmes de croissance et menace de me supprimer. Je pensais que ce n'était qu'un rêve, jusqu'à ce que mon entreprise restructure et que je me retrouve sur le carreau.

L'économie réelle a-t-elle fait de ma vie un cauchemar? Je n'en sais rien, mais mon entourage affirme que j'ai de plus en plus de mal à distinguer le rêve de la réalité.

Ai-je réellement gagné une bourse contenant 10 millions d'euros?
Suis-je prisonnier d'Oikos Nomos ?
Allons-nous vraiment tous nous faire la guerre pour sauver la déesse de l'économie?

L'actualité comme point de départ…

Le 14 décembre 2009, pour faire la promotion de son site mailorama.fr, « 5000 bourses contenant chacune un tract et un billet de banque», d'une valeur comprise entre 5 et 500 euros, devaient être distribuées par la société Rentabiliweb à Paris. Des milliers de personnes s'étaient rassemblées pour profiter de l'aubaine. Effrayés par la proportion qu'avait pris la manifestation, les organisateurs ont fait marche arrière et annulé l'opération, ce qui a provoqué la colère des personnes présentes qui se sont mises à bombarder la police avec toutes sortes de projectiles…

Dans notre histoire, la distribution a bien lieu et notre personnage principal espère remporter une énorme somme d'argent. Mais si dans notre fiction l'émeute est évitée, pour notre protagoniste, l'enfer ne fait que commencer …

Le fait divers qui est le moteur de notre histoire n'a pas été choisi au hasard. Outre le mélange d'étonnement apeuré et amusé qu'il a provoqué, et qui rejoint le style décalé avec lequel nous avons imaginé notre spectacle, il illustre parfaitement la tension qui existe actuellement sur le plan économique ainsi que les questions de société qu'elle suscite avec toujours plus d'acuité.

L' économie fait peur. Elle semble conduire la planète droit dans le mur et fait souffrir de faim et d'angoisse les êtres sur lesquels elle impose ses diktats. Sa logique même est complètement aberrante d'un point de vue humain : alors qu'elle se présente comme une réponse aux besoins de l'homme, l'économie calcule strictement son succès à partir d'un indice de croissance dont le développement exponentiel ne peut conduire qu'à l'épuisement total des ressources de la planète.



Comme le dit la chanson, « *Money makes the world go round* », et il est *économiquement* préférable de jeter des litres de lait dans les champs ou de déverser des tonnes de tomates sur les routes plutôt que de les distribuer gratuitement. Ce qui ne peut être vendu doit être détruit. Plus absurde encore, comme le rappelle Patrick Viveret dans son livre «Reconsidérer la richesse», parmi les facteurs positifs du développement économique figurent en bonne place les catastrophes et les guerres puisque celles-ci mobilisent, à travers les reconstructions qu'elles impliquent, d'énormes investissements économiques, du travail, des plus-values pour les actionnaires… et donc, un bond vers le haut de ce fameux indice de croissance.

Les personnages malchanceux et maladroits de *Fortunatissimo*, dans leur volonté naïve d'affronter quelques un de ces problèmes, mettront à jour les absurdités du monde actuel.

Le témoignage qui a inspiré un de nos personnages...

Parmi les documents que nous avons consulté, un témoignage nous a particulièrement interpellé. Il s'agit du dialogue entre un enseignant et une de ses élèves de 17 ans. Celle-ci défend avec intelligence et désenchantement l'importance de l'argent pour échapper à une réalité faite de privations et de sacrifices.

« L'école, même celle qui tangue en marge de la ville, celle où les jeunes parviennent désormais difficilement à lire et à compter, se transforme parfois inopinément en auditoire de philosophie : de but en blanc, jaillissent des discussions qui nous laissent bouche bée par l'intelligence et la vérité qui en émanent. L'autre jour, à une demi-heure de la fin des cours, une jeune fille – les filles ont l'air plus éveillées, plus sincères- a commencé à dire que la seule chose importante était l'argent. Voilà une affirmation qui n'est pas neuve, je dirais même que mes élèves sont plutôt obsédés par la valeur de l'argent qui est sans aucun doute au premier plan de leur brutale hiérarchie. Comme d'habitude, j'ai répondu que l'argent est important mais qu'il n'est pas tout dans la vie, et surtout qu'il ne doit pas occuper la première place dans l'imagination d'un adolescent. A 17 ans, joies et préoccupations devraient se concentrer sur d'autres choses telles l'amour, les études, l'engagement, l'amitié, les aventures du cœur et de l'esprit, etc.
Mais ensuite, voulant sortir des rails pédagogiques habituels, j'ai voulu mieux comprendre. »



« Pourquoi, chère Jessica, l'argent est-il aussi important ?
Explique-moi, je ne comprends pas »
La réponse fut immédiate, directe, surprenante.
« Parce que l'argent c'est le contraire de la réalité. C'est pas vrai que l'argent permet d'obtenir plus de parts du gâteau, ce gâteau est pourri et personne n'en veut. Plus on est riche, plus on peut rester hors du monde.
Mieux encore : on peut vivre dans un monde à part, totalement imaginaire, totalement inventé et invulnérable ».

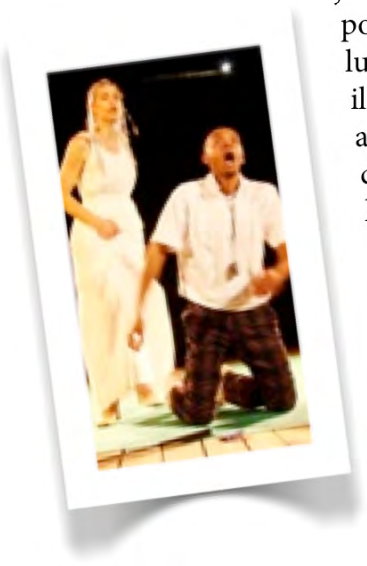
Le contraire de la réalité ? c'est-à-dire ?

« C'est simple, prenons l'exemple de ma famille. Mon père gagne 1,100 euros par mois. Il paye 600 euros de loyer pour la maison dans laquelle nous vivons, une maison pourrie. Pour s'en sortir, il a dû faire des emprunts auprès de financiers, de banques, d'amis. Et maintenant il doit travailler jour et nuit, se couper en quattre pour subvenir à nos besoins, dormir peu et mal. Nous sommes dans la réalité, mais la réalité n'est pas belle. Vous, professeur, vous nous avez parlé des écrivains réalistes et néoréalistes : mais que racontent ces écrivains ? La misère, l'humiliation, la désolation. C'est ça la réalité. Avoir beaucoup d'argent, par contre, c'est vivre ailleurs, loin des menaces de la réalité. On peut inventer ses propres histoires. Un beau voilier pour naviguer sur la mer avec des amis, des boîtes de nuit où rire et s'amuser, des vêtements incroyables, une villa avec une piscine et un mur très haut pour que la réalité ne puisse jamais entrer. Je veux de l'argent pour fuir l'emprise de la réalité. Je veux être riche pour m'éloigner le plus possible de la réalité ».



J'ai tenté de répliquer, de défendre la vie pour ce qu'elle est, avec ses peines et ses merveilles, nécessaires pour mieux comprendre qui nous sommes, ce que nous désirons et où nous allons.

« C'est que du blabla, que des mensonges. Aujourd'hui la réalité ne plaît à personne, pas même à vous qui écrivez des romans et des poésies. Vous non plus, comme tous les artistes, grands ou petits, vous n'aimez pas la réalité, autrement vous n'auriez pas passé tant d'années dans des mondes parallèles qui ne rencontrent jamais les choses pénibles de la vie. Mon père a obéi à la réalité parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, parce qu'il est pauvre. Mais s'il avait pu, il aurait fui, lui aussi. Et d'ailleurs il essaye encore un peu parfois. Le dimanche il va à l'église, il prie Dieu, s'invente pendant deux heures un cinéma martien et s'y réfugie. Ou alors, il regarde la télé jusqu'à épuisement, quand il peut […]. Tout le monde cherche un échappatoire à la lourdeur de la réalité, des dettes, de la maladie, des horaires de travail. L'argent c'est la même chose, mais nettement mieux. Celui qui est plein de fric se fiche de tout. C'est pour cela que ça nous plaît tant, à nous les jeunes, vous ne l'avez pas compris ? Parce que nous ne voulons pas composer avec les choses réelles, nous voulons vivre le plus possible dans une belle fiction, comme ceux qui jouent au théâtre. Qu'est-ce qu'on devrait faire sinon ? Lutter pour 50 euros en plus ? Entrer en politique pour obtenir une miette de pain sec ? Soyons sérieux ! L'argent c'est exactement la même chose que les rêves, mais cela dure plus longtemps et nous emmène plus loin. Je sais que nous habitons en banlieue, qu'on est fils de pauvres, qu'on n'aura jamais beaucoup d'argent. Mais pour l'instant, j'ai 17 ans et je veux y croire. Je veux pour moi la meilleure vie possible. Et la meilleure vie possible est hors de cette réalité, hors de la merde, des guerres, de la misère, de la défaite. L'argent, c'est comme Dieu et l'art et même mieux. Il t'emporte vite et loin. Et moi, je veux être là-haut, heureuse et indifférente ».



Marco Lodoli - «La Repubblica» (2007)

LABORATORIO AMALTEA

Laboratorio Amaltea participe depuis plusieurs années au développement du théâtre-action en Italie. Les liens que cette compagnie entretient avec des associations de théâtre-action belges et françaises, ont permis de créer un réseau d'échange de pratiques théâtrales. Une dynamique artistique s'est mise en place qui voit régulièrement acteurs, danseurs, animateurs italiens, belges et français échanger leurs expériences, élaborer des spectacles en commun et présenter leurs créations dans leur pays respectif.

Associé cette fois au ***Collectif Libertalia***, le *Laboratorio Amaltea* n'en est pas à son coup d'essai puisque avec la complicité de Patrick Duquesne à la mise en scène, c'est la cinquième production qu'ils proposent après *Nous sommes momentanément absents* en 2000, *Le choc* en 2004, *Tripalium* en 2006 et *Aux frontières des nations* en 2008.

collectif libertalia

Laboratorio Amaltea
+39 055 8228342
info@laboratorioamaltea.org
www.laboratorioamaltea.org

Collectif Libertalia
+32 (0) 495 464713
collectif.libertalia@gmail.com
www.collectif-libertalia.be